

L'INSTINCT DE SOCIÉTÉ

Quand même on rêverait sept ans devant les faits, cela avancerait-il à grand-chose ! Pourquoi le lièvre reste-t-il solitaire, alors que les lapins vivent en société ? Pourquoi les souris sont-elles toujours isolées, alors que les rats vont par bandes ? Pourquoi les assemblées de pies se réduisent-elles à deux ou trois familles facilement dispersées, alors que les clans de corbeaux restent toujours fortement unis, même pendant l'époque des amours, quand le conseil des vétérans a décidé de planter la tente dans une forêt plutôt que dans une autre ? Pointant les lapins et les lièvres, de même que les souris et les rats et les corbeaux et les pies, appartiennent aux mêmes familles zoologiques ; leur nourriture est identique, leurs besoins pareils ; logiquement, leur existence devrait offrir des points de ressemblance et ce qui a déterminé les uns à s'unir aurait dû pousser les autres à en faire autant. Il n'en est rien, le lapin continuera à creuser des terriers, tandis que le lièvre restera un animal de plein air. Il est possible qu'en cherchant bien on trouverait des raisons tout de même : les pattes du lièvre sont plus agiles que celles du lapin, et lui permettent de chercher son salut dans la fuite, quand l'autre trouve avantage à se terrer. Creuser des galeries souterraines est une dure besogne : d'où la nécessité de s'unir aux camarades pour l'accomplir. Les ailes des pies sont moins vigoureuses que celles des corbeaux, ce qui les oblige à rester sédentaires, alors que les autres peuvent se permettre le long espoir et les vastes... randonnées. On trouve mieux son gain et son vermisseau seul qu'en bande, tandis que tout pays inconnu peut recéler des dangers et des ennemis que l'on évite plus facilement en cohorte protégée par des sentinelles vigilantes.

Ainsi des causes différentes produisent chez des animaux presque semblables des effets identiques : chez les uns c'est la

faiblesse des pattes, chez les autres la puissance de l'aile qui aurait déterminé l'association. Il devient difficile de conclure et plus encore d'arriver à une loi générale si l'on examine d'autres sociétés de bêtes.

Je ne sais pas quels peuvent être entre eux les rapports des campagnols, contre lesquels les Chambres ont failli partir en guerre ces années passées ; mais jadis on ne trouvait par les champs qu'un nombre restreint de trous, décelant la présence de quelques isolés, alors que maintenant ces envahissants rongeurs sont organisés comme par villages. Un trou ici, un mètre plus loin un autre trou, un troisième à gauche et ainsi de suite et toutes ces ouvertures sont reliées par des sortes de petits chemins bien frayés dans lesquels la terre est battue, tassée, nivelée, l'herbe fine écrasée, les grandes tiges écartées ; avant la fauchaison, on se figure ces tunnels de verdure, ces minuscules sous-bois où évolue tout un petit peuple au museau mobile, aux yeux inquiets que guettent chats, renards, éperviers et buses.

Que doit être le sous-sol ? Miné comme celui de Paris et plus encore ! Aussi, quand les pluies persistent, quel désastre pour la colonie, que de noyades et que de morts ! Il est évident que ceux-là aussi se sont associés, mais dans quel but ? Peut-être multiplier les corridors souterrains, les ouvertures extérieures nécessaires aux retraits précipités, car si l'on entend bien de temps à autre un petit cri strident qui est sans doute un appel ou un mot d'ordre, on ne voit point comme chez les corbeaux de sentinelle vigilante, au signal de laquelle tout le monde se défile à la barbe de l'ennemi. Chacun doit veiller à sa propre sécurité.

Les colonies d'abeilles, de guêpes, de frelons et de fourmis procèdent, elles aussi, d'affinités ou de besoins différents qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui d'une façon sûre et précise, étant donné le temps qui a dû s'écouler depuis la première association. Toute une civilisation a dû naître qui a évolué sans doute et dont nous n'apercevons peut-être plus que les dernières lueurs. Les bandes d'hirondelles que nous voyons

partir en automne et revenir au printemps toujours aux mêmes endroits n'ont peut-être pas d'autre origine qu'un attachement tout sentimental au pays de leur naissance et de leur premier vol.

Qui sait d'ailleurs si les animaux que nous voyons vivre isolés et solitaires n'ont pas connu jadis ou ne connaîtront pas un jour l'association, la vie en nation avec ses règles et ses lois ; qui sait si des associations jadis florissantes puis dissoutes ne renaîtront pas dans un avenir plus ou moins prochain ?

Chaque automne qui vient nous offre le spectacle de communautés éphémères qui vivent le temps d'une saison et se dissolvent pour recommencer la saison d'après.

Une fois les nitées élevées, alors que l'été et l'automne offrent à tous les richesses de la terre, la plupart des oiseaux se rassemblent en bandes : moineaux, pinsons, chardonnerets et ceux des bois également : geais, grives, merles, sansonnets, etc. Ils vivent alors à peu près à la façon des corbeaux, pillant les blés et les fruits, et, comme les corbeaux, placent des sentinelles avertisseuses aux endroits stratégiques. Mais la discipline est flottante, les lois moins rigoureuses, les sanctions inexistantes ; souvent les gardiens abandonnent leurs postes et c'est le désastre qui survient sous la forme ou d'un coup de fusil ou du plongeon ravisseur de l'épervier ou du bond meurtrier d'un matou en chasse.

La nécessité de se protéger contre l'homme surtout a dû être le point de départ de la plupart des sociétés animales, de celles des corbeaux en particulier. Il est à présumer que les premiers groupements furent passagers : le génie et l'autorité d'un maître les rendirent définitifs, mais cela ne dut sans doute point marcher sans querelles sanglantes et répressions terribles. Peut-être m'offrirai-je un jour le plaisir de les imaginer. Cela vaudra toujours mieux que d'aller au café, comme disait ma grand-tante.

Jeudi 9 juillet 1914.

